

LA PORTEUSE DE PAIN

—o—
DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)
—o—

IV

Dur elle disparut sous la voûte de la maison qu'habitait Lucie. Le Dijonnais se blottit dans un coin du fiacre, ferma les yeux et se mit à réfléchir. Légère comme une gazelle, Amanda eut gravi bien vite les six étages de la couturière. Elle frappa deux petits coups à la porte.

—Entrez ! cria Lucie depuis l'intérieur ; la clef est à la serrure.

L'essayeuse franchit le seuil.

—C'est vous, mademoiselle Amanda ? dit la fiancée de Lucien Labroue.

Je parie que vous m'apportez de l'ouvrage pressé.

—Votre pari est gagné d'avance. C'est en effet très pressé.

—Et pour qui ?

—Pour une cliente qui n'est pas commode. Devinez.

—Alors, c'est pour la dame de la Garenne de Colombes, fit Lucie en riant.

—Juste. Une robe de bal.

—Quand faudra-t-il essayer ?

—Après demain.

—Mais, après demain, c'est impossible.

—Pourquoi donc ?

—Parce que je travail à un costume, également très pressé, pour mademoiselle Harmant.

—Lâchez le costume, c'est l'ordre de la patronne. La robe avant tout. Vous irez essayer après-demain à trois heures. Cette dame a besoin de sa toilette de bal samedi pour aller à la réception du préfet de la Seine.

Lucie leva les mains vers le plafond.

—Samedi ! s'écria-t-elle, et nous sommes à mercredi !

—Vous passerez les nuits, voilà tout ! La patronne m'a chargée de vous promettre une gratification "conséquente." Elle tient à sa cliente grinçue de la Garenne de Colombes et ne regarde à rien pour la contenter.

—Eh ! bien, ce sera fait.

Est-ce qu'il faudra porter la robe comme la dernière fois ?

—Naturellement. Mais j'irai avec vous. La patronne l'a dit.

—Ça ne nous a pas empêchées d'avoir peur dans le chemin désert.

—Nous chanterons pour nous rassurer.

—Enfin, puisqu'il le faut ! Maintenant expliquez-moi la façon, et montrez-moi les garnitures.

Amanda défit le paquet et donna les explications demandées.

—C'est compris. Je vais m'y mettre tout de suite.

—Après-demain l'essayage à trois heures.

—Je serai exacte.

—Et samedi la robe pour neuf heures du soir. Mais je vous reverrai sans doute d'ici là.

—Pas à l'atelier, toujours. C'est à peine si j'aurai le temps de préparer mon déjeuner et mon dîner. Prévenez la patronne.

—Alors je viendrai ici m'entendre avec vous pour le départ. Au revoir, mademoiselle Lucie !

—Au revoir, mademoiselle !

Amanda sortit de la chambrette et s'élança dans l'escalier. Ovide, qui réfléchissait toujours, les yeux clos, tressaillit en entendant ouvrir la porte.

—Vous dormiez ? lui dit la jeune fille en s'installant à côté de lui.

—Tout exprès pour vous voir en rêve.

—Ceci est du dernier galant ! Ramenez-moi où vous m'avez prise.

Une demi-heure plus tard Amanda rentrait chez madame Augustine après avoir donné rendez-vous pour le soir à Ovide. Celui-ci, très préoccupé, alla flâner sur le boulevard, en laissant travailler son imagination. A huit heures il attendit Amanda à la sortie des ateliers et il la mena dîner.

—Je ne déjeunerai pas avec vous demain matin, ma poulette, lui dit-il ; je suis obligé d'aller à Fontainebleau pour des affaires d'intérêt.

—Les affaires avant tout. Je suis pratique.

—Mais nous dînerons ensemble.

—Cette espérance me fera paraître la journée moins longue.



Ovide s'engagea dans ce chemin, qui ne comptait pas plus de deux mètres de largeur.—(Voir p. 166, col. 2.)

—Vous êtes adorable ! Que ferons-nous ce soir ?

—Conduisez-moi aux Folies-Bergère, voulez-vous ?

—Je veux tout ce que vous voulez. Allons.

Lucien Labroue et les hommes qui l'accompagnaient étaient arrivés à Bellegarde à dix heures du soir. Le lendemain matin, Lucien se rendit à l'usine et s'entendit avec les industriels, les travaux dont il était chargé de surveiller l'exécution devant commencer dès le jour suivant. Après cette entrevue il crut devoir informer M. Harmant de son arrivée à bon port et des paroles échangées entre lui et ses clients.

Pendant le voyage le jeune homme s'était livré tout entier à ses réflexions. Il pensait à sa fiancée,

et en pensant à elle il ne pouvait empêcher l'image de mademoiselle Harmant d'apparaître à côté de celle de Lucie. Sa mémoire lui retraçait les moindres détails de la scène qui s'était passée le dimanche dans la chambrette de l'ouvrière. Il revoyait le visage pâle de la pauvre Mary ; il revoyait ses lèvres contractées, ses yeux pleins de larmes. Il se rendait compte des souffrances de ce cœur que son indifférence brisait ; des tortures de cette âme que son amour pour Lucie livrait au désespoir, et il éprouvait un attendrissement profond, une immense compassion ; il regrettait de ne pouvoir l'aimer par pitié pour elle.

—Elle se meurt, pensait-il, et j'augmente ses douleurs, j'abrège sa vie en restant fidèle à mon serment. Ne serait-ce point une bonne action, un acte charitable de lui laisser croire jusqu'à la fin que je pourrai l'aimer un jour ? Elle a si peu de temps à vivre. L'espérance la soutiendrait et rendrait moins tristes pour elle les approches de la mort. Si je faisais cette bonne action et si Lucie en était instruite, elle a l'âme trop noble, le cœur trop généreux pour ne point me comprendre et ne pas m'approuver.

V

Sous l'impression des pensées compatissantes que nous venons de reproduire, Lucien termina la lettre qu'il écrivait à l'industriel millionnaire par ces mots : "Veuillez, je vous en prie, cher M. Harmant, être auprès de mademoiselle Mary l'interprète de mes sentiments de très reconnaissante et très respectueuse affection. Malgré la distance qui nous sépare, mademoiselle Mary est sans cesse présente à ma pensée. Je n'oublie point, je n'oublierai jamais, que si je suis votre modeste mais bien dévoué collaborateur, c'est à elle que je le dois."

—Il me semble qu'en traçant ces lignes j'allège ma conscience d'un fardeau, pensa le jeune homme.

Et il signa. Cette lettre achevée, Lucien en écrivit à Lucie une autre où la tendresse profonde, l'amour infini, débordaient. Après lui avoir donné des détails sur son voyage, il la pria d'embrasser de sa part maman Lison. Le courrier du soir emporta les deux épitres.

Si Lucie fut heureuse en recevant la sienne, le faux Paul Harmant ne le fut pas moins en lisant les phrases que nous avons cru devoir citer textuellement. Ces phrases lui semblèrent d'heureux augure, à tel point qu'il fut tout près de renoncer au projet de faire disparaître Lucie.

—Le voici qui fait amende

honorable ! se dit-il ; j'avais deviné juste en pensant que cette prétendue grande passion n'était au fond qu'un enfantillage. Il a réfléchi. On ne repousse guère la fortune quand elle se présente, sous quelque forme que ce soit. Il n'a point fait exception à la règle générale ! Avant deux mois, il sera aux pieds de ma fille, et je crois que la suppression de l'impuissante rivale devient inutile.

Tout joyeux, il monta près de Mary, afin de lui communiquer les derniers paragraphes de la lettre de Lucien. La pauvre enfant, depuis la scène dont la chambrette du quai Bourbon avait été le théâtre, conservait sa tristesse et son visage sombre. Malgré les affirmations de son père, elle ne croyait plus à la possibilité d'un mariage avec le fils de Jules Labroue. L'image de Lucie, se plaçant sans cesse entre elle et celui qu'elle aimait, fournissait à son désespoir d'interminables aliments. Les pre-